

Urgences



Mondanités

Heinrich Fitzback

Number 20, May 1988

Appellation contrôlée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025469ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025469ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fitzback, H. (1988). Mondanités. *Urgences*, (20), 21–24.
<https://doi.org/10.7202/025469ar>

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

HEINRICH FITZBACK

Mondanités

pour pmb

Toute cette histoire a commencé à la FIAC de cette année lorsque, chez Daniel Templon, je découvris une extraordinaire photographie d'une certaine Maxime Defos alors inconnue de moi. Il s'agissait d'une *vue* de Garavan, obstruée par la présence d'un livre ouvert, en contre-jour. J'étais fasciné par cette photo bien que cette discipline me laisse indifférent la plupart du temps. À mon avis, la photographie est de la littérature déguisée. Devant elle on se raconte des histoires, on poursuit ce que le cadrage interrompt, on se fait de la littérature de périphérie. C'est un peu ce qui était le sujet de l'image de cette Maxime Defos puisque l'anecdote de l'image se trouvait sabotée par la présence du livre ouvert. Or, le livre aussi gardait jalousement son secret étant obscurci par le contre-jour. Bref, la photo d'une double impossibilité de lecture, impossibilité survenue par la juxtaposition des deux genres inclus dans la nature même de la photographie. À lever ces voiles Defos mettait en scène le véritable mystère de la photographie. J'achetai donc cette *vue de Garavan* et m'informai de l'artiste auprès du directeur. On la surnommait, dans les milieux parisiens, *la Dame en noir*. Il n'existait aucune photographie de son visage, on ne la voyait même pas lors de ses propres vernissages. Templon m'apprit qu'elle avait renoncé à la photographie, qu'elle se consacrait dorénavant à l'écriture. Étant éditeur à Düsseldorf, il me fut facile d'obtenir ses coordonnées. On me dit qu'elle habitait désormais à la frontière franco-italienne avec un certain Prince Gallitch qui se nommait en fait Voronov. Tout ce mystère autour d'elle n'était pas pour me déplaire et je crois que c'est cela même qui m'attirait. J'en étais déjà amoureux. Je pris rendez-vous avec elle et partis immédiatement pour la côte, accompagné d'Andreas M., un jeune auteur que je publie et qui est surtout un ami, un type un peu paumé qui, comme moi, raffole de ce genre d'aventures.

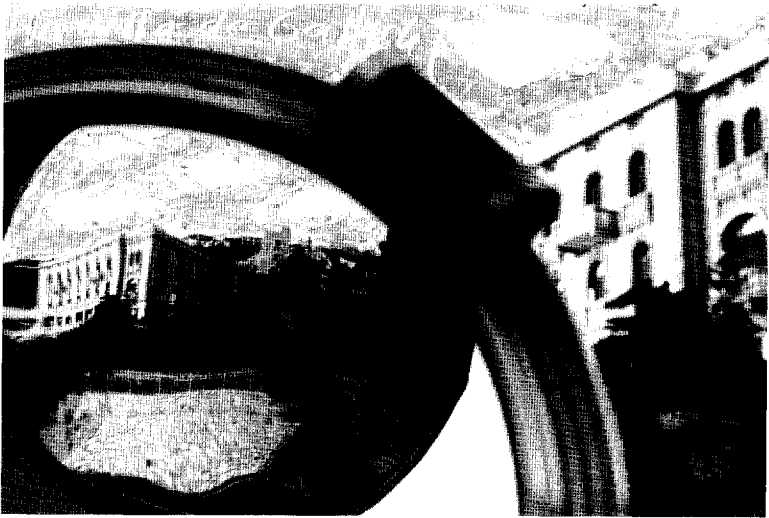
On nous attendait le lendemain soir. Le Prince Gallitch s'était porté acquéreur de la toute dernière série de photographies de la Dame en noir et les exposait chez lui afin de souligner la fin d'une carrière pourtant déjà si prometteuse. Il avait même commandé pour l'occasion une oeuvre pour saxophone solo à Marco Naschumio, le jeune compositeur qui avait osé affronter l'intelligentzia en posant les bases d'un néo-romantisme à l'italienne, créant une révolution dans le milieu musical jusqu'alors contrôlé par les Dallapiccola et autres Nono. C'est un jeune jardinier qui vint nous ouvrir les grilles de la villa.

Quelle propriété! Immense et toute en balcons et encorbellements de marbre rose, cette villa très fin-de-siècle réussissait à se perdre à travers les massifs de bougainvilliers, d'aloès, de glycines, de mille variétés de citruses. Toutes les plates-bandes étaient magnifiquement entretenues mais à un point tel qu'Andreas en complimenta le jeune jardinier. Je compris au regard qu'ils s'échangèrent que mon inséparable désirait en savoir davantage sur la culture des catleyas. C'est donc seul que je m'introduisis chez le Prince, mes deux compères s'étant éclipsés vers les ruines qui se dressaient encore au fond du jardin.

La porte de la villa était ouverte et on pénétrait dans un grand hall transformé en salle d'exposition. Sur les murs, douze photographies vertes et noires, la dernière série de Maxime Defos. Douze personnages tout noirs décrivaient avec leurs mains gantées de bleu, une danse profane. Je ne comprenais pas comment, techniquement, on avait pu réaliser cela et, comme je m'approchais, une très jeune femme vint vers moi, pâle et belle comme un portrait de Rossetti. Elle m'attendait me dit-elle avec un peu de remords car, au téléphone, elle n'avait pas osé me dire que ses écrits étaient impubliables. Elle écrivait avec des révélateurs des textes amoureux, sur du papier photo qu'elle déchirait ensuite et qu'elle répandait sur les massifs de fleurs du jardin le soir venu. Le jeune jardinier les ramassait au matin et les accumulait quelque part au fond de ses ruines. Elle me dit qu'il dormait dessus, sur ses poèmes d'amour déchirés encore tout parfumés, qu'il aimait, aussi, sur ses textes meurtris. De toutes façons ajouta-t-elle, ses écrits n'offraient aucun intérêt puisqu'il ne s'agissait que de mots d'amour dans leur plus fabuleuse banalité. Nous parlâmes longtemps devant ses photographies et, avant de nous séparer, la Dame en noir m'offrit une petite photo de la villa.

Lorsque je retrouvai Andreas, il y avait, mélangé à ses boucles blondes, un petit papier déchiré sur lequel était écrit à l'acide un mot que la déchirure avait rendu insensé.

Düsseldorf, février 1988



**Villa du prince Gallitch, photo noir et blanc, retouche aux pastels.
Maxime Defos, 1987**